

CHAPITRE 28 : DERNIERE INCARNATION

Cristome fut tiré de sa somnolence par le bruit des préparatifs, juste au-dessous de lui. Il avait trouvé refuge dans une sorte de faux-plafond de la caverne principale - des combles, qui s'étendaient sur plusieurs salles contigues. On s'y mouvait difficilement, car la hauteur de la caverne n'était pas égale, et l'on y respirait assez mal. Mais il avait eu le temps d'aménager suffisamment de trous pour observer l'ensemble de la grande salle. Il ne s'était pas trompé, c'était bien ici que la cérémonie allait se tenir - cela ne faisait guère de doute, mais il était malgré tout satisfait de cette confirmation.

Il avait eu tout le loisir de méditer pendant cette demi-lune qu'il avait passée sous terre. Il avait consacré de nombreuses heures à la prière, par laquelle il parvenait à retrouver l'illusion que la Déesse se tenait à côté de lui, toute proche. Il avait aussi médité sur tout ce qu'il avait vu et entendu d'Albâtre. Cette Cité lui paraissait, par tous ses aspects, impie et chaotique; le désordre était inscrit dans sa constitution, et ce qui lui arrivait aujourd'hui n'était que l'inévitable résultat de sa licence. Il n'avait aucune sympathie pour ces profanes qui utilisaient les pouvoirs de la Déesse sans même vénérer son Nom - et s'il prêtait main forte aujourd'hui à la destruction de l'Esprit Libre qui les hantait, ce n'était que par obéissance à la Mère. Elle seule avait le droit de transmigrer, et il se ferait le bras armé de sa Justice.

Il avait eu également tout le temps d'accoutumer ses yeux à l'obscurité, et il fut presque ébloui, en regardant par son trou, par la lueur des vasques que les Frères avaient installées. Ils n'étaient pas si nombreux - une quarantaine, peut-être. Des caricatures d'êtres humains, des hères sans foi ni loi, qui avaient le visage maculé de crasse et les mains tachées de sang. Leur puanteur montait jusque dans les combles, et Cristome pinça les narines pour respirer par la bouche. L'essentiel de son activité spirituelle consistait à dissimuler sa présence, mais il risquait de temps à autres une incursion spirituelle. Si le jeune Artus était là, il était bien dissimulé, car il ne sentait pas sa présence. D'après leurs derniers échanges, le jeune homme était censé se dissimuler, seul, dans l'ancien laboratoire, dont l'entrée donnait directement vers l'estrade qui surplombait la salle. En se déplaçant furtivement, Cristome vérifia que les choses s'organisaient

bien selon leurs prévisions : la victime était placée sur l'estrade, en compagnie du chef qui se faisait appeler Cypher, tandis que tous les autres étaient en bas. Cette disposition était la meilleure pour les tranches collectives - et Cristome songea à la chaire des prêtres de Porphyre, qui les plaçait toujours en hauteur par rapport à l'assemblée des fidèles. Il y avait des règles qu'on ne changeait pas, et cela leur avait permis d'anticiper bien des détails. Il se félicitait pour le moment de l'exactitude de ses conjectures.

Artus, d'où il se tenait, entendait parfaitement ce qui se passait sur l'estrade, mais ne pouvait pas voir. Il s'était caché dans l'endroit le plus sombre et le plus encombré de l'ancien laboratoire, dont la porte défoncée par ses soins restait béante. Il dissimulait sa présence avec tout le soin qu'il y mettait depuis douze ans - cette partie du travail ne l'inquiétait guère, car il avait jusqu'à présent toujours réussi à duper Sornar. Il était beaucoup plus inquiet, en revanche, pour son père. Keller attendait son signal depuis un point assez éloigné. Sa présence devait être dissimulée à la fois aux Frères Sombres et à Cristome, ce qui compliquait la chose. Ils avaient d'abord pensé à le protéger davantage en le laissant passer le début de la cérémonie dans les caves à vin, mais ils convinrent vite que cela n'était pas possible de le faire intervenir assez rapidement. Ils finirent donc pas opter pour les quartiers où les Frères Sombres avaient campé : lorsque les Frères seraient rassemblés, Artus donnerait le premier signal, et le second, lorsque l'incarnation aurait été réussie. Les quartiers d'habitation menaient directement au niveau de l'estrade, et Keller pourrait ainsi se diriger directement vers Nox. Après avoir réfléchi à différents systèmes physiques, Artus avait décidé d'opter pour un signal spirituel.

- Et si je ne le perçois pas? avait demandé Keller.
- Tu as perçu le signal de ma mère, lorsque tu avais perdu la mémoire. Tu as perçu qu'une femme t'attendait à la frontière - la distance était beaucoup plus grande, tu n'as pas perdu la mémoire, et je suis beaucoup plus puissant qu'elle par l'Esprit.
- Cela risque de te faire découvrir...
- Il s'agira d'un signal quasiment instantané. Nous aurions beaucoup de malchance si quelqu'un s'en apercevait à cet instant précis.

Ils s'étaient entraînés, à des distances beaucoup plus grandes que celle qui les séparerait le jour J. Keller s'était habitué à reconnaître le picotement spirituel, le toucher infime de l'Esprit d'Artus.

Artus entendait des bruits sourds provenant du bas de la salle - les Frères, comme à leur habitude, parlaient peu. Sur ce fond, se distinguaient nettement les voix toutes proches de Pher et de Nox.

- Est-il nécessaire de vous attacher ?

- L'Enfant sera livré à lui-même dans quelques minutes. Je ne veux pas qu'il fuie. Serre les liens.

Artus essaya ne pas penser à Nox, qui allait assister, hébété, à sa propre destruction, sans rien comprendre de ce qu'il percevrait.

Pher s'exécuta et serra les liens autour des mains et des pieds de son Maître, qui s'était assis sur une chaise pour mieux regarder le spectacle. Il ressentait une angoisse qui lui comprimait désagréablement la poitrine, depuis quelques heures, et devait lutter pour chasser de son esprit le corps nu de Juline reposant dans le petit matin. Le Maître ne lui avait pas répété les paroles qui l'avaient tant bouleversé - « de la femme qui t'obsède, de toutes les autres, tu pourras jouir sans frein » - et il n'avait pas osé lui en demander la confirmation. Il se contentait d'espérer, tremblant, que tout se résoudrait avec cette cérémonie. Le Maître trouverait un nouveau corps - et lui, une nouvelle liberté. C'était ainsi qu'il espérait le dénouement des heures à venir - mais ce succès lui paraissait, à mesure que le temps passait, de plus en plus improbable. Les répétitions de la transe collective avaient été laborieuses, et l'on n'avait obtenu un résultat à peu près satisfaisant qu'après des heures d'efforts. Rien n'assurait que les Frères seraient capables de réitérer l'exploit - surtout sous l'oeil aigu de cet enfant diabolique, qui se laissait à présent enchaîner avec une volupté malsaine.

La cérémonie de la transsubstantiation avait représenté l'un des efforts les plus soutenus et les plus longs qu'il eût jamais fournis. Et ils étaient beaucoup plus nombreux à l'époque. Sornar assurait que prendre possession d'un corps était plus facile que de sortir de son corps d'origine - mais Pher en doutait, à présent, tout comme il doutait de la force spirituelle de ces hommes qu'il considérait à présent comme à demi-décérébrés. Sornar le regardait s'affairer, d'un air narquois.

- Tu as peur?

- Oui, Maître.
- De quoi as-tu peur ? De l'échec ... ou du succès?
- De l'échec, bien sûr. Ces hommes sont les ombres de ce qu'ils étaient.
- Mais oui, Pher. C'est exactement cela : la guilde de l'Ombre. Les Frères doivent abdiquer toute personnalité. Et c'est ce que tu n'as jamais réussi à faire.

La constriction de la poitrine de Pher redoubla.

- Eh bien, qu'attends-tu ? siffla Sornar.
- Votre signal.
- Alors vas-y.

Pher se tourna vers l'enfant, qui fut presque aussitôt saisi de spasmes. Il connaissait cet exorcisme, auquel il avait assisté de multiples fois dans l'enfance du garçon. Le Maître laissait ce corps presque inerte, et déployait alors toute sa puissance spirituelle. Il était, sous cette forme, capable de provoquer l'engloutissement de la Cité tout entière. Il songea que cet Esprit démesuré pouvait à n'importe quel moment s'emparer du sien propre, et entama sans attendre le chant modal qui devait initier la transe collective. Il ferma les yeux, ainsi que tous les Frères, pour se concentrer sur le monde spirituel. Les sons sortaient comme démultipliés de sa poitrine, qui trouvait dans cet exercice un moyen de s'élargir enfin. Il trouva un rythme, lent et très régulier, et tout son corps se mit à l'unisson. Le sang dans ses veines, les pulsations de son coeur, l'oscillation de son diaphragme, chaque mouvement intérieur se mit à répondre à ce rythme fondamental, à cet intervalle de notes qu'on ne pouvait appeler une mélodie, qui n'avait ni beauté, ni début, ni fin, et qui était le son le plus étrange et le plus envoûtant qu'il eût jamais entendu.

Bientôt, les autres voix se mêlèrent à la sienne, se calèrent sur son rythme, et ce qu'il ressentit à cet instant fut une intense, une jouissive *amplification*. C'était comme d'être un et de devenir multiple - il y avait dans cette fusion quelque chose de profond et d'essentiel, qui était encore plus fort que l'acte sexuel, et qui procurait un sentiment de puissance extraordinaire. Cette puissance collective connut une nouvelle fusion, et un choc à peine concevable, lorsque l'esprit immense de Sornar se joignit à eux. Pher, les yeux toujours fermés, perdit presque conscience de la temporalité et de la matière - le rythme et l'intervalle continuaient à les guider, à les agréger, et,

comme un cyclone se nourrissant de l'eau qu'il aspire, le pouvoir de leur entité paraissait grossir de manière exponentielle, sans rien qui pût l'arrêter. C'était un envol vertigineux, et terrible - bientôt, cependant, les premières faiblesses se firent sentir chez les Frères, dont la régularité s'essouffla. Pher dut redoubler d'efforts pour maintenir l'équilibre - et ce fut à cet instant que commença pour lui une forme de douleur spirituelle. L'effort était si intense et si long que son esprit semblait s'étirer comme un nerf sur le point de rompre - mais il concentra toute sa volonté, tous ses efforts vers le but qu'ils s'étaient collectivement fixé.

Combien de temps cela dura-t-il ? Il était impossible de le savoir, car le temps était aboli dans cette cantilène répétitive, dans cet effort qui se soutenait lui-même, dans cet abandon de soi et du monde physique. La présence de Sornar parut s'intensifier, se densifier, s'alourdir, se ramasser, peser soudain d'un poids infini - et puis, brutalement, elle disparut.

Quelques Frères quittèrent la transe, suite à ce nouveau choc, et Pher faillit lui aussi relâcher son effort, et rouvrir les yeux, mais la contrainte du Maître réveilla ses ardeurs. *Je veux que l'Esprit de l'Enfant prenne ma place. Dirige ta puissance et celle de tous les Frères dans cette direction.* Avec une énergie puisée dans ses dernières réserves psychiques, il poursuivit son chant, presque seul, attendant que les Frères désarçonnés, docilement, revinssent un à un dans la transe. Il pouvait sentir maintenant l'esprit de l'Enfant, comme une vapeur prête à se dissiper - c'était un esprit si faible, si volatile, si fragile, qu'il était voué à disparaître, comme celui de tout être humain, quelques instants après la séparation d'avec son corps. Mais la transe collective absorba l'esprit, le fortifia, l'empêcha de s'évanouir... Pher sentait pourtant la panique l'envahir - comment lui faire accomplir la transsubstantiation, alors qu'ils étaient seuls, épuisés, et sans l'aide de leur Maître ? Ils ne pouvaient maintenir l'existence de cet esprit moribond que pour un temps très limité - et l'énergie énorme qui eût été nécessaire à sa migration vers un autre objet était absolument hors d'atteinte. Il s'apprêtait à renoncer à cette tentative vouée à l'échec, lorsqu'un esprit puissant se joignit à eux. Pher, tout en continuant son chant, se demanda de quel esprit il s'agissait, car il ne lui était pas familier - puis il songea que ce ne pouvait être que celui de Sornar, modifié par sa seconde incarnation. Il accepta donc la fusion avec cet esprit, et tendit tous leurs efforts conjugués vers la migration de l'esprit de l'Enfant.

Si Pher avait ouvert les yeux, tout eût revêtu un sens bien différent pour lui.

Keller, assailli de doutes, de sueurs, de maux de ventre, avait attendu le second signal d'Artus, parqué dans la tanière nauséabonde que les Frères Sombres avaient investie quelques jours plus tôt. Le chant modal des Frères, d'une régularité mécanique, était sur le point de le rendre fou. Lorsqu'il reconnut, parmi les manifestations physiques et mentales de son angoisse, le picotement familier de l'esprit d'Artus, il se précipita dans la salle, et eut l'impression de sombrer, violemment et sans filet, dans un cauchemar. Tout le monde avait autour de lui les yeux fermés, ce qui donnait à la scène un relief saisissant - Nox, ficelé sur une chaise, avait le corps arc-bouté et semblait raide comme un cadavre. Keller, qui avait promis d'essayer de ne pas attirer l'attention, ne put s'empêcher de faire appel à l'Esprit pour dominer sa frayeur; et la lumière blanche qu'il projeta devant lui le rassura quelque peu. Le chant lancinant, infiniment répété, continuait à rouler dans la salle comme une vague; et en regardant à côté de Cypher, il découvrit Artus, les yeux clos lui aussi, qui chantait avec les autres. Cette vision, en particulier, lui fit peur - et il faillit lâcher un cri. Mais il se ressaisit, en se récitant la litanie qu'il avait préparée. *Pour Ireyn. Pour Fly. Pour tous ceux de la Cité-Monastère. Pour les Apostats. Pour Keytel. Pour mon fils. Pour Ireyn. Pour Fly. Pour tous ceux de la Cité-Monastère. Pour les Apostats. Pour Keytel. Pour mon fils.* La lumière blanche s'intensifiait maintenant, et Keller avançait d'un pas plus ferme. Nox - non, Sornar - était en catatonie, le cou renversé en un angle bizarre, la poitrine en avant, comme s'il s'offrait au couteau. *Pour Ireyn. Pour Fly. Pour tous ceux de la Cité-Monastère. Pour les Apostats. Pour Keytel. Pour mon fils.* Keller jeta un oeil sur Artus, qui faisait, il en était sûr, tout son possible pour sauver ce qui restait de son frère. *Pour Ireyn. Pour Fly. Pour tous ceux de la Cité-Monastère. Pour les Apostats. Pour Keytel. Pour mon fils.* Celui qui était offert à sa lame serait dans une minute infiniment plus puissant que lui. L'un de ses premiers gestes serait de les tuer tous les deux, lui et Artus. Mû par une nécessité implacable, il leva donc sa lame, la main légèrement tremblante, à vingt centimètres du coeur.

Pour Ireyn. Pour Fly. Pour tous ceux de la Cité-Monastère. Pour les Apostats. Pour Keytel. Pour mon fils. Pour Artus.

Dans une sorte d'éclair de sa pierre frontale, Keller abaissa le bras, de toutes ses forces. Puis, terrassé, il tomba à genoux. Le corps ligoté de son fils s'était détendu, relâché, tandis qu'une auréole de sang s'agrandissait autour de sa blessure. La litanie, cependant, ne s'arrêtait pas, et Keller, dans un excès de douleur qu'il n'avait ressenti qu'une seule fois auparavant, éprouva le besoin impérieux de disparaître à lui-même. Il perdit connaissance.

La lame de Keller avait tranché la chair et le coeur du jeune homme, mais les liens douloureux qui reliaient Nox à son corps avaient été tranchés plusieurs minutes auparavant. Nox avait d'abord été tiré du confinement interne où son esprit roulait, éternellement séparé du monde, et, dans un sursaut de douleur, avait réintégré ses fonctions sensori-motrices. La scène dans laquelle il se trouva plongé était si effrayante qu'il demeura bouche bée; il ne pouvait se lever, ni bouger les mains, ni les pieds, et il mit un certain temps avant de comprendre qu'il était attaché. Comme d'habitude, il chercha Artus du regard, mais le visage ami de son frère ne se trouvait nulle part - à sa droite, un homme psalmodiait une mélodie entêtante, et, en contrebass, à la lueur dansante des vasques, des dizaines de visages hâves, émaciés, aux yeux clos, se joignaient à cette litanie. Nox se débattit un instant, avant d'éprouver la souffrance de ses poignets liés et de ses chevilles entravées - il tourna la tête à droite et à gauche, mais ce qu'il voyait n'était que ténèbres confuses, ce qu'il entendait n'était que litanies funèbres, et il demeura prostré sur sa chaise, le coeur battant à tout rompre, les yeux presque exorbités à force d'essayer de percer la pénombre. Ses lèvres, machinalement, appelaient son frère, mais sa voix était inaudible dans le chœur assourdissant des hommes. Cela dura longtemps - mais Nox n'avait jamais pu construire la notion d'un temps humain - et l'étirement indéfini de sa souffrance lui était si habituel qu'il n'éprouvait en général ni hâte, ni attente. Et puis, soudain, l'Esprit de Sornar s'engouffra en lui, mais cette fois, d'une manière si radicale et si violente que son propre esprit ne fut pas seulement coupé du monde, et comme enfermé dans son propre crâne, comme cela avait été le cas ces dernières années. Non, l'intrusion était cette fois totale, excluante - Nox sentit son esprit poussé *au dehors* et, dans une rupture de tout son équilibre, il se sentit tomber - ou plutôt s'envoler - libéré de toute pesanteur, infiniment léger, vaporeux, volatile - cela était une sensation exquise de se dissoudre ainsi dans les airs. Nox éprouvait, au moment de mourir, une surprise et une joie

ineffables - cependant, sa conscience s'amenuisait comme un bruit qui s'éteint, et il était vraiment sur le point de consommer son propre évanouissement, lorsqu'il fut attiré par le cercle des autres. Plutôt que de s'envoler et de se dissoudre, l'esprit de Nox se mit à s'agrèger à la ronde spirituelle qui le retint à l'existence, et cela dura longtemps, aussi. Cette communion spirituelle n'était pas désagréable, car les autres esprits ne lui voulaient pas de mal, puis, l'esprit d'Artus les rejoignit, et Nox se sentit galvanisé par cette présence lumineuse à laquelle il aspirait depuis leur naissance. La ronde spirituelle le portait de plus en plus vite, elle était de plus en plus vertigineuse - et puis, dans un second envol, tout aussi brutal que le premier, Nox investit le corps immense de la Cité. Lui qui avait survécu, privé de la vue, de l'ouïe et du toucher, avait maintenant des milliers d'organes qui lui envoyaient des millions d'informations diverses. Lui qui avait été privé de tout moyen de se mouvoir, volait maintenant instantanément d'un point à l'autre de l'espace - lui qui n'avait jamais eu de mains pour agir, avait maintenant tous les leviers du vent, de l'eau, de la terre, des bêtes et des plantes, dont il avait soudain une conscience aigüe, infinie, intime. Une joie sauvage emplissait Nox - et il cessa de penser à Artus, ou à Sornar, ou à son corps dont il ne perçut même pas la mort brutale : il se mit à suivre les oiseaux dans leurs ascensions, les bourgeons dans leurs poussées de sève, les torrents dans leurs chutes bruyantes, et il fut heureux jusqu'au délire.

Artus sortit brutalement de la transe collective, au même instant que Pher. Les deux hommes s'entreregardèrent, et il y eut un moment de confusion - un moment où Pher se laissa à nouveau duper par la gémellité des deux frères, et où il crut avoir accompli la transsubstantiation sous l'égide de son Maître. Cette illusion ne pouvait durer, car le corps de Sornar gisait aux pieds de son disciple. Mais Artus ne lui laissa pas le temps de prendre la mesure de la situation.

« Tu as bien travaillé, et tu seras récompensé. Allonge-toi à mes pieds et prends repos dans un grand sommeil. »

Pher écarquilla les yeux. Dans toute autre occasion, une contrainte aussi contraire à l'ordre des choses aurait suscité chez lui une résistance automatique - mais il était si faible psychologiquement, et si pantelant sur ses jambes, qu'il ne protesta pas. En se couchant à même le sol de l'estrade, il aperçut Keller, et le corps de Nox - mais ses questions restèrent en suspens, car ses paupières de

plomb se scellèrent, et il s'endormit avant d'avoir pu se formuler à lui-même une esquisse de réponse.

Artus, presque aussi épuisé, s'assit machinalement sur la chaise que le corps de son frère avait laissée vide. Son esprit vif évaluait la situation avec toute la vitesse dont il était encore capable - sa ressemblance avec Nox, et sa position sur cette chaise, lui laissaient quelques minutes de répit avant que les Frères Sombres, dont les quarante paires d'yeux le fixaient étrangement, réagissent. Il s'assura, d'un geste rapide et discret, que son père était en vie, et que Sornar ne l'était pas. Il fixa un peu plus longtemps qu'il ne l'aurait dû son propre visage figé par la mort, les yeux ouverts qui ne cilleraient plus. Mais il n'avait pas le temps de s'attarder sur ces détails; Cristome, quelque part dans les combles, devait contenir sa fureur pour prendre un parti, et la Guilde de l'Ombre, ou plutôt ce qu'il en restait, représentait encore un danger réel. Devait-il prendre la fuite en essayant d'emmener son père ? Devait-il tenter de rejoindre Cristome ? Devait-il essayer de s'occuper seul de l'assemblée des Frères Sombres ? La vérité était que son plan s'arrêtait là : après la victoire sur Sornar et le sauvetage de Nox, il n'avait rien anticipé.

Cristome, qui avait rejoint la salle principale juste avant la fin de la cérémonie, et qui s'était glissé dans l'ombre jusqu'au pied de l'estrade, assistait à cette débacle. Il n'avait pas compris, dans un premier temps, pourquoi tout ne s'était pas arrêté à la mort de l'enfant - la présence imprévue de Keller, sa perte de conscience, l'avaient déstabilisé, et il avait mis du temps à comprendre que ces gens d'Albâtre avaient joué leur propre jeu. Il n'avait jamais été question pour eux de détruire leur fils et frère - comment avait-il pu les croire assez clairvoyants pour accepter un tel sacrifice? Ils avaient oeuvré pour libérer son esprit - et il existait maintenant un esprit décorporé, ce que l'Eglise de Porphyre avait voulu éviter à tout prix. Certes, il s'agissait d'un esprit faible, sans volonté de puissance, et qui n'était probablement pas très dangereux. Mais c'était un esprit libre malgré tout, et il faudrait en référer à la Déesse pour savoir ce qu'il convenait de faire à ce sujet.

Son rôle, dans le plan de Keller et d'Artus, était donc uniquement de s'occuper de cette poignée d'illuminés ? Une fureur froide s'empara de lui. Il avait été joué. On l'avait empêché d'atteindre son but - et maintenant, le Père effondré et le fils désesparé paraissaient bien

incapables de finir le travail sans lui. Que devait-il faire ? Une furieuse envie de les laisser se débrouiller seuls, et de repartir immédiatement pour Port-Kharys, le prit. Pourquoi un assesseur de la Déesse prendrait-il parti dans un combat entre ces deux factions de mécréants sans honneur? Que lui importait, vraiment, que cet Artus se fit tuer par l'un de ces misérables ?

L'habitude de l'ascétisme, et de la relégation de ses sentiments personnels au second plan, lui permit cependant de contenir sa colère. Objectivement, ces fripouilles devaient être empêchées de nuire. Et cette famille dirigeante d'Albâtre, malgré sa félonie, ne paraissait pas représenter un danger potentiel. Eliminer tout ce qui restait de cette Guilde maudite - et partir. Voilà ce qui semblait, à la réflexion, le meilleur parti à prendre. Entre la prise de décision et l'action, chez cet homme de pouvoir, il n'y eut aucun délai. Dès qu'il eut décidé du sort des frères sombres, leurs secondes furent comptées - et Artus assista, impuissant, à leur massacre.

Epuisés par leur effort spirituel sans précédent, les Frères semblaient fonctionner au ralenti, et la plupart d'entre eux regardaient du côté d'Artus, dans l'attente d'un ordre pour leur montrer la voie. Ils ne songèrent pas même à regarder parmi eux, et le révérend les faucha l'un après l'autre, comme des moutons. Il utilisa sans doute l'Esprit pour la précision de ses gestes chirurgicaux; mais Artus songea, en le regardant faire, que son absence de pitié était finalement son arme la plus efficace. Il s'acquittait de cet abattage avec méthode. Les derniers Frères, que la tuerie avait réveillés de leur torpeur, se défendirent un peu - mais le révérend, dont l'énergie était fraîche et décuplée par la colère, réduisit leurs défenses à néant. En l'espace de quelques minutes à peine, une quarantaine de vivants étaient morts - et le prélat, sévère et à peine essoufflé, grimpa sur l'estrade et se posta devant Artus, menaçant. Ce dernier était toujours assis sur sa chaise, sans force.

- Je ne vous conseille pas de vous en prendre à moi, dit Artus d'un ton froid.
- Et pourquoi cela, je vous prie ?
- Parce que l'esprit de mon frère ne vous le pardonnerait pas.

Cristome se demanda s'il s'agissait d'un mensonge, ou d'un demi-mensonge. Il était probable que l'esprit de l'enfant fût totalement désorienté à l'heure qu'il était - mais il était stupide de prendre le

moindre risque. Il n'était pas mandaté pour cela, et les informations qu'il devait transmettre à l'Eglise étaient précieuses.

- Je ne suis pas votre ennemi, du moins, pour le moment, dit Cristome en choisissant ses mots avec soin. Les circonstances de votre trahison seront examinées par ma hiérarchie. Je vous conseillerais cependant de ne pas faire de vagues avec l'esprit libre que vous avez lâché. Pas de démonstration de force, pas d'événement surnaturel. Pas de miracle. Cela serait comme une déclaration de guerre à l'Eglise de Porphyre.
- Je vous ai entendu, Cristome.
- J'espère ne jamais avoir à remettre les pieds dans cette Cité. Je la trouve licencieuse et sans valeur.

Artus le fixa longuement, sans rien dire.

- Je vous laisse le désordre à nettoyer, fit Cristome en désignant la salle où les corps s'entassaient.

Artus le regarda glisser dans l'ombre, et se rendit compte alors qu'il était seul. Sa respiration devint soudain plus rapide, et il se mit à hoqueter sans avoir la force de recourir à l'esprit pour se calmer. Des larmes brûlantes l'aveuglèrent, mettant un voile entre lui et le cimetière où il se trouvait. La violence de la scène à laquelle il venait d'assister, à laquelle il venait de prendre part, n'en finissait pas de parcourir son corps à la manière d'une onde sismique - et il sanglota sans pouvoir s'arrêter, ivre de faiblesse et de terreur rétrospective, incapable de se relever.

Ce fut son père qui mit fin à ce moment, en le prenant dans ses bras et en le berçant contre sa poitrine. Keller, lorsqu'il avait repris connaissance, avait jeté un oeil sur le champ de ruines qui l'entourait. Ses deux jumeaux étaient là - l'un gisait, les yeux ouverts, la poitrine fendue et couverte de rouge. L'autre, effondré sur lui-même, parcouru de frissons et de hoquets, évacuait comme il le pouvait toute l'horreur de cette scène. Keller se sentait étrangement calme, et ferma les yeux de son premier né, après lui avoir disposé les bras le long du corps. Puis il se mit à genoux, et, sur sa large poitrine d'homme, contre son coeur qui n'était qu'à moitié brisé, il prit Artus. Le jeune homme le serra avec une force poignante - et Keller se souvint, en un flot désordonné, de leurs promenades émerveillées dans la Cité, de ses terreurs nocturnes, de la mort de l'iguane. Il se

souvint de ce petit garçon de trois ans qui avait eu le courage de lutter contre Sornar. Il mesura, avec une fierté profonde, l'acte immense qu'il venait de faire pour libérer l'esprit de son frère.

- C'est fini, murmura-t-il plusieurs fois. C'est fini, mon petit. C'est fini.

